

du blanc surgissent en formes sombres -toutes nuances du noir au gris-
Un homme en noir fait le lien entre les arbres et
 sur le blanc s'inscrivent les traces -herbe, arbre, homme, âne, plante
BLANCHEUR ET NOIRCEUR. YIN
 grand écart du noir sur le blanc

Comme si « trois », d'emblée, s'était imposé à l'oeil et à la main : deux ânes et un homme à pèlerine, au deux-tiers de la verticalité. Leurs trois présences noires contrastent avec

SOLITUDE.
 finesse des traits, préc... finesse car netteté ext... économie de moyen...
 les feuilles sont nervurées, chaque branche surgit du tronc de son arbre,
 la hachure blanche de la neige traverse l'homme sombre, son parapluie par trois, de haut en bas, de long en large. Trois présences, solitaires, dans le contraste noir-blanc induit l'extrême précision des formes

ZEBRURE DE L' AVERSE DE NEIGE.
 Un trio de vivants, dans un cadre à déclinaisons par trois, de haut en bas, de long en large. Trois présences, solitaires, dans un espace blanc, presque aérien ;

LA LUMIERE N' A PAS DE DIRECTION
 pas d'ombre portée
 ces herbes surgissent elles de la blancheur qui n'ont telles souffre, lui aussi.
 trace pas d'ombre au sol blanc du froid -sans asp...
SURGI DU
 sans son ombre, l'objet sans son ombre est infini
NEANT
 le voile diaphane de l'es-pace

NUIT BLANCHE NUIT INVERSE.
 sans son ombre, l'objet s'aplatit, devient dentelle
 posé là, collé à plat, plaqué dans l'irréalité
LES OBJETS SONT COMME
 il a perdu sa troisième dimension, son épaisseur, sa profondeur
SUSPENDUS DANS L' AIR,
 impression d'immensité, **L' ESPACE BLANC REPOUSSE LES**
 sur le blanc s'inscrivent les traces -herbe, arbre, homme, âne
ACCROCHES A RIEN
OBJETS
 Comme si « trois », d'emblée, s'était imposé à l'oeil et à la main : deux ânes et un homme à pèlerine, au deux-tiers de la verticalité. Leurs trois présences noires contrastent avec

Denueement d'un paysage
 vent, sécheresse. **JEUX D' ESPACE**
 Diagonales des branches qui contrastent avec le fouillis de ces 1000 pattes
 Cela fait penser à un négatif. des végétaux à araignée.
 les végétaux font penser à des animaux
 ils sont vivants par rapport aux croix inanimées... ligées.
 Mystère !
 Beaucoup de jeu sur les lignes.. les directions.
 Cela fait penser à une indication..
 Un code... une cartographie.. à décoder
 Le blanc joue comme une absence.. fait disparaître..
 Impression d'immatériel
 donne l'impression d'un : « Il y avait avant.. »
 Il reste cela.. Voilà !

Il pourrait y avoir eu du blanc sur la chose
 L'objet que l'on devine est déraciné
 Comme si de sa signification, cela aide à se décaler d'une scène construite
 Cela aurait pu être cela..
 Suggestion forte de l'imagination par le choix
 y a t'il un filre... un filage , lors du développement dans le bac de tirage ?
 Il pourrait y avoir eu du blanc sur la chose
Comment ça tient tout ça
comme ça ?
 sans son ombre, l'objet s'aplatit, devient dentelle
 posé là, collé à plat, plaqué dans l'irréalité
 il a perdu sa troisième dimension, son épaisseur, sa profondeur

Textes collectifs des participants du stage
Regarder, écrire
 proposé par Nicole Caligaris
 les 1, 2, 3 mai 2015

« Imaginons un voyage à l'intérieur d'un album d'images : photographies, tableaux, plans ou séquences cinématographiques. Les images peuvent-elles nous dépayser, nous rendre étrangères à nous-mêmes ? Étrangères à nos habitudes, pouvons-nous regarder à neuf, comme en voyage, en nous laissant surprendre par les formes, par les lumières ; et nous livrer ensemble à un petit laboratoire expérimental d'écriture, en tenant chacun son carnet de voyage, guidé par des écrivains et des artistes qui auront tenté l'expérience avant nous ? »

Outre leurs textes individuels, les participants du stage du 1 au 3 mai 2015 ont produit des textes collectifs qui, selon leur souhait, ne portent pas de signature personnelle. Ce sont les empreintes de l'expérience que nous avons tentée ensemble.

Nicole Caligaris

A partir des trois images présentées le matin du premier jour

Jean-Pierre Pincemin, Simon Hantai, graffitis sur les troncs des arbres plantés sur les quais de la Seine

Le rythme est-il sens ?

Trois images :

Des taches circulaires peintes, bulles à peine cerclées, couleurs vives et pâles ; un trait bleu perturbe la rondeur.

Traits épais, bruns, graffitis. Le cœur est-il un cœur ? Fond blanchâtre parsemé de points irréguliers.

Un « M » ? Un « I » ? Un « A » ? Un « E » ?

L'espace empli de minutieuses petites formes similaires — traits et courbes — fond délavé, bleu et jaune à peine perceptibles. Alvéoles douces et obstinées cadencées régulièrement.

Résonance : le regard n'échappe pas à l'écho de la projection.

La couleur est-elle joie, harmonie, douceur ?

La forme, signe, trace par l'intention suggérée ?

La syncope, ouverture ou rupture ?

A travers la fenêtre apparaît le mur de pierres de l'abbaye.

Qu'est-ce qui, dans l'œuvre, me conduira vers un inconnu qui à l'instant m'échappe ?

Voir suppose une fissure.

Un arbre lèche ses plaies.

Émotions en palette, palimpsestes arboricoles, fractales piscicoles ; ça flotte, c'est doux, ça va se mettre à bouger c'est sûr.

Balles, bulles, boules, ballons de baudruche.

Bouger par contiguïté ?

Sortir du tableau ?

Balles, bulles, boules ; elles ont chu hors le cadre.

Curieux, tout de même, cette recherche de mouvement à partir de l'inerte.

Dis-moi la couleur de tes écailles, ta peau n'en parle pas.

Ronds pastel ébauchés, couleurs superposées et pâteuses. Fond blanc qui déborde, qui passe parmi les taches. Les taches se recouvrent en partie. Rouge sur noir, bleu ciel sur bleu foncé, jaune sur blanc cassé.

Comme des pastilles sorties d'une boîte de couleurs laissée sur une table pour un temps par le peintre qui s'est absenté.

Idéogrammes chinois sur support ancien, toile ou papier, superposition de traces qui questionnent sur leur sens, forêt de signes, labyrinthe de tatouages.

Vandalisme de deux amoureux, Alain et Karine, qui eux aussi ont voulu laisser leur trace.

Abstraction, répétition, prolifération aléatoire du motif comme une musique de Philip Glass.

Des casques de soldats de l'époque médiévale, une armée d'identiques ou peut-être ou plutôt des ailes de papillon ou des pétales de fleurs, irréguliers, semblables.

Une vague de lavis jaunâtre flotte sur l'ensemble et n'empêche pas voire renforce la sensation de clarté, de lumière.

Plus haut, la couleur comme des traits sont plus effacés, on est dans du gris blanc qui projette aussi de la lumière.

Ce que je lis dans ces images, c'est mon regard qui guette les lieux de croisement, d'intersection, de semblance. Et tandis que j'écris surgit une autre image qui n'est ni la première, ni la seconde, ni la troisième mais une image que compose mon esprit. Une image dans laquelle je me trouve projetée en tant que corps solitaire, individuel au milieu d'autres corps individuels aussi, solitaires aussi, tels que l'image d'une foule pourrait le montrer. Et je me demande si cette image projetée de moi-même aux milieu des autres permettrait de repérer les ressemblances ou au contraire les différences absolues comme la forme d'un nez, le dessin d'un sourcil, la fibre d'un cheveu, la couleur d'un vêtement, la stature.

Le flou s'est installé comme un brouillard apaisant, je ne distingue plus que des ombres entre les éclats de couleur. C'est en fermant les yeux que j'opère leur fusion.

Mystère des signes, selon l'intention de celui qui les lit : signal d'une présence, motifs d'une recherche esthétique ou message codé à un lecteur averti.

Regarder. Voir prend du temps. Vider pour recevoir. Les contours sont flous malgré tentative de cerner les cercles.

Les couleurs se mettent en pause. Signes et espaces.

Maîtrise de l'espace par le cercle et les couleurs.

Empilement de bulles qui se touchent, se dérangent, se mêlent, se croisent, s'accouplent, s'étreignent. Amalgame de couleurs, chacun veut une place. Concessions.

Des personnages – hiéroglyphes – et dans le bas, un cœur griffonné. Qu'est-ce qu'il fait là ce cœur dans le grouillis de figurines ?

Les lettres voudraient raconter. Ce que le cœur dérange crève les yeux.

Messages gravés sur l'écorce des bouleaux à abattre. Au bout d'un moment tout ressemble à la peau.

Suivre sa route. Un plus un plus un et l'itinéraire est tracé.

Une nuée de visages sans bouche ni regard qui dirait du silence. Mais ça parle, pourtant...

La première forme de l'enfant qui mène à l'acquisition de l'écriture.

Douceur et violence de l'enfance. Laisser une trace, marquer son territoire. Faut-il grandir ?

Lumière, couleurs, superpositions
Jeu de forces et de rencontres
Transparences, glissements
Chevauchements, tombée verticale

Alvéoles ou dents cariées ?

Sauts de tache en tache
Petite jaune se met en avant
Tissu de coton, soie sauvage
Collision, division, effusion

Alvéoles ou dents cariées ?

Ballons, galets, cailloux
Balles, grains de sable grossis
Couleurs de vie, regard sur le monde
Écailles de poisson, ville africaine

Alvéoles ou dents cariées ?

Parchemin, graffitis
Enjambements d'idéogrammes
Paysage de neige dans la densité du noir
Traces, message, en savoir plus ?
Signes magiques sur un bol
Analphabète du palimpseste

Alvéoles ou dents cariées ?

Papier bulle irrégulier
Alvéoles miellées
Multitude d'identités
Empilement en foule muette
fuite ou fête
Confusion des sentiments

Je est invité au décalage, suggestion d'un dérangement de moi.
Je traverse le miroir, ébahi par ton silence.
Elle vient au fond de mes yeux l'image sans mots.
Retourner à l'image qui parle à mes sens, avec ou sans mots pour ne pas percer le mystère.
S'il entre dans la toile, il se perd, s'il reste à l'extérieur, il survole.
Question : où suis-je ?

A partir du travail de Fulvio Roiter, photographe, *Ombrie terre de St François*

Le récit s'écrit par empreintes, signes d'arbres, craquements, brindilles. Attente.

La photo sert l'expression d'un graphisme minimaliste à la manière d'une estampe japonaise, dépouillée de détail parasite.

Le sujet devient ligne et mouvement, soutenu par une écriture noire sur blanche. Mais le vide apparent du blanc devient aussi le plein sur lequel se détache le noir qui redevient vide.

Horizon vide, horizon vain. L'homme fuit, l'homme feint. Il avance sans fin sur la ligne de fuite.

Deux minutes plus tard, il ne serait resté qu'un point, illisible, inutile.

L'émotion, si elle le submerge, ce sera pour plus tard, et tant mieux si de l'esthétisme s'en mêle.

Dans la confusion des paysages où il n'occupe qu'une place minuscule, le photographe Fulvio Roiter choisit toujours soigneusement sa position.

Il mesure les échelles, observe les éléments, parcourt les lignes, s'imprègne des forces en présence.

Ni la grandeur, ni l'insignifiant ne sont oubliés. Il s'intéresse à la touffe d'herbe, aux mottes de terre, au rideau d'arbres nus, à l'épaisseur de la neige, au pas du promeneur, à la croix d'un cimetière, au dépouillement. Il s'intéresse au silence.

Première image

Comme horizon, un mur toit, muret de pierre chapeauté de tuiles. Au-delà rien. Au premier plan, à droite, un rameau de rosier comme suspendu et un peu plus loin de rares herbes clairsemées. Presque au centre, une croix de métal forgé surmontée d'un petit dôme, puis une deuxième croix ouvragée de même, duplication stylisée de la première, concrète. Le tout planté dans le blanc.

Deuxième image

La limite des arbres arrête le regard, limite le ciel, impossible de s'échapper. Le photographe s'est accroupi dans la neige. Devant la ligne de front, des taches noires ponctuent l'espace comme des ailes de corbeau, comme le déferlement des vagues d'Okusaï.

L'économie des moyens et le jaillissement de la forme ouvrent sur le blanc.

Dans sa prison de broussailles
la fourmi trace un horizon vide
le kaléidoscope tourne
moulin désailé
ma foi chancelle
les points se regroupent frileusement
chantier déserté

Le vieil arbre frime
les branches d'églantier soulignent
l'ambiguïté
arbre devenu croix
homme cheval

Gracile
une petite lumière
éclabousse le noir

De la nature sacrée, on arrive au sacre de la nature, souvent au péril de ses plus beaux sujets dont la rareté de l'essence est rendue immortelle par ces quatre planches que tu regardes six pieds sous terre.

Moi, taupe, survivante des atrocités de la guerre des tranchées, qui me livrais sans souci à mes activités quotidiennes dans mon réseau de galeries souterraines, je peux attester que, s'il est vrai qu'en surface, mes monticules de terre créent un spectacle d'intense labour, mon champ de betteraves, enfoui sous une épaisse couche de neige, inspirait le calme et la quiétude.

Aucune menace, aucune raison plausible que ce coin du monde, aussi isolé, put être convoité avec autant de moyens et de déterminations par les humains des deux côtés.

Et pourtant...

Rompres la monotonie du cadre, casses la froideur de la ligne. Noir contre blanc, noir avec blanc. Dans le secret du noir, le silence est blanc. Exotique terre d'Ombrie.

Photo ou peinture à l'encre de chine, apparition ou disparition du signe sur la page, pour l'une haïku serait la métaphore.

Au premier plan touffes d'herbe métonymiques où se cachent des insectes aux longues pattes entremêlées. Au 2°, ligne de fuite d'un chemin imaginaire ou d'un V filant vers l'infini.

Privilégier le blanc. Qu'y avait-il qui n'a pas paru sur le cliché : du ciel ? De la neige ? Des nuages ? Faire disparaître pour faire apparaître. Le regard glisse peu à peu du blanc vers le noir. Du blanc émerge un noir d'encre chinoise. Un noir à toucher, on passerait le doigt sur la photo, on aurait du noir sur la peau.

Presque échappé du cadre, un arbre de conte de fée, branches noires, crochues, non taillées, sans feuilles.

Et savoir que ce qui trouble le regard et le retient, c'est la danse des âmes qui s'échappent en emportant leur croix finement ciselées en vol léger d'une oblique déhanchée croisant la première au tiers.

J'aime que la croix au 2° plan tangué, entre sol manquant et ciel absent, tangué au second plan prête à s'envoler dans tout ce blanc

Ces croix ont tellement surgi de cette mer de neige qu'elles sont devenues oiseaux. Et leurs délicats ornements byzantins en font une espèce antique extraordinairement élégante : la coiffure des huppés, ou le vol du geai.

Tout ce blanc fait irréel fait flottement. Quelque chose manque, qui est la terre où devraient s'enfoncer les croix ; la terre d'où se dresseraient ronces et herbes, si fines, si droites certaines.

**Sur l'image mentale et son processus de création
à partir du livre de Michèle Lesbre : *Chemins***

Chaque révélateur est personnel. (un choix déclencheur initial)

Nous étions 4 à nous poser des questions, à échanger des textes. Ce travail sur l'image mentale a suscité dans le groupe :

soit un souvenir d'enfance qui reste prégnant

soit l'évocation d'une séquence cinématographique vue récemment

soit le démarrage d'une fiction burlesque

-Pour l'un de nous, les images ont été travaillées, recomposées à partir de différents moments reliés à la séquence de cinéma pour produire une scène renouvelée.

-Pour deux autres, le travail sur les images se réfère à un souvenir réel, pour le concentrer et donner une fixité panoramique.

A partir d'une photo réelle est décrite une situation précise. Le déclencheur de l'image se fait dans l'incipit du livre de M. Lesbre.

-Pour la quatrième, la part d'inconnu, à partir d'une photo « poubelle », a propulsé l'envie d'un écrit imaginaire, avec une interrogation sur la suite à donner...

« Soulever le voile (sorte de boîte de Pandore) pour découvrir un monde fantastique... »

Quel est le moteur interne du texte ?

D'où est venue l'étincelle ?

Là où les photos faisaient court-circuit, le texte (de Michèle Lesbre) fait ouverture

Le texte sert de starter ensuite il faut s'en détacher – chercher un point de vue, un regard

Un mot dans le texte déclenche une image souvenir qui doit être écrite

Les mots rendent la photo parlante ou : la photo libère la parole

les mots de l'autre peuvent servir de tremplin

le texte renvoie à des images intérieures, d'autres images viennent en écho

l'approche se

fait par une structure de base qui permet de construire

constructions structurelles / temporelles

refuser les scènes d'enfance qui se présentent, préférer écrire le souvenir d'un vrai plaisir

écrire des bribes puis un lien se fait entre les différents fragments : quelque chose s'impose

processus au long cours depuis deux jours quelque chose vient qui doit être écrit

l'écriture s'enrichit de toutes les images vues

le fil devient filet

La mémoire d'un corps comme somme de ses sens.

Si j'étais sourd, verrais-je les couleurs de la même façon ?

Et comment l'écrire si je n'arrive pas à en parler ; ou peut-être parler d'une période où je ne savais pas écrire ?

Ma famille ne serait-elle finalement qu'une forme de mythologie dont les souvenirs sont les légendes, les photos des icônes, les objets des reliques ?

Comment renouer avec un temps qui n'est plus alors que je suis prisonnier de mon espace ?

Le concept d'« image mentale » serait finalement trompeur, accentuant la prégnance d'un sens, il en exclurait symétriquement les autres.

Je cherche à projeter un « spectre sensoriel » en mettant en œuvre une mécanique textuelle.

Cette « fabrique du texte », manufacture des mots dont la facture n'a d'égale que ma disponibilité à l'égard d'un objet dont je suis potentiellement le sujet.

Supplice de Tantale qu'est l'écriture, auquel on se prête tel un Orphée consentant à se perdre ou une Eurydice qui se voudrait retrouvée.